

TRISTAN DEMERS

Fais ça
comme
un grand

Le parcours
douloureux
de l'enfant vedette
de la BD

TRISTAN DEMERS

Fais ça
comme
un grand

Le parcours douloureux
de l'enfant vedette de la BD

 Libre
Expression

La chambre à idées

« En satin rouge, ça va être beau, le gros ! » s'exclame papa en pointant une large ceinture dans la boutique Classy du centre-ville, en face de La Baie. Je cherche un tuxedo pour *flasher* dans l'escalier que je descendrai dimanche, au gala des vingt-cinq ans de Télé-Métropole. On y présentera les « stars de l'an 2000 », un segment pompeux auquel je suis déjà ravi de participer. Je m'y pavanerai au bras de l'animatrice Claire Caron et, comme d'habitude, Guillaume Lemay-Thivierge ne sera pas trop loin, cette fois-ci jeune cavalier de la comédienne Louise Deschâtelets. Ma petite face à l'écran sera LE coup de pub inespéré pour stimuler les ventes de mon magazine artisanal déjà galvanisées par mon récent passage au *talk show* de Michel Jasmin.

On m'a dit que je devrai descendre un escalier lumineux installé dans un décor aussi clinquant

que celui de *The Price Is Right*. Le hic, c'est que j'ai terriblement mal aux jambes. Papa s'est fâché fort, hier, pour une question piège à laquelle je n'ai pas répondu la bonne affaire. Ou était-ce autre chose ? Ce dont je suis certain, c'est que j'ai passé près de trois heures dans la salle de bain, les reins vissés sur la baignoire et les jambes raidies par la peur, à retenir la porte dont les pentures auraient pu lâcher au moindre coup de trop. Un homme de quarante ans qui se donne un élan depuis le corridor pour défoncer une porte de toilette ne peut que gagner contre ma petite *shape* plus près de celle d'Olive que de celle de Popeye.

Quand cela arrive, je me vois toujours un peu mourir. C'est terrible à dire, mais j'apprivoise l'idée tranquillement, sûrement parce que je risque d'en arriver là. « Je vais te tuer, mon câlisse ! » m'a crié papa, l'autre soir, parce qu'on s'était obstinés à propos de mon calendrier de production. Il m'a expliqué ensuite que ce n'était qu'une façon de parler. Ça m'a rassuré, mais il venait quand même de me lancer son cendrier dans le front ! Je l'aime parce que c'est mon père. Malgré tout. Il m'em-mène « cueillir des fossiles » aux abords de la rivière des Prairies, il fabrique de jolies maisons avec des boîtes de soupe en sachet et il joue du piano dans le salon, du Liszt la plupart du temps.

J'ai toujours peur de le décevoir et qu'il se transforme en Hulk. Hulk quand il est en crise, pas quand il est relax. En même temps, ça serait un peu chien de le décevoir puisqu'il m'aide énormément dans la production de mes bandes dessinées.

Signer des chèques à l'imprimeur, corriger mes fautes d'orthographe, parler aux recherchistes de la télé... Il y en a des choses à faire quand on aime son fils à ce point ! Pour l'instant, il est occupé à défoncer la porte de la salle de bain pour possiblement me défoncer la face. Je dois respirer fort, tendre les jambes et me convaincre qu'il me haïra moins demain matin. Autrement dit, apprivoiser ma peur est le prix à payer pour accepter d'être aimé à sa manière.

Finalement, oui, on a pris la ceinture rouge et même le *kit* complet, que mon père a loué pour la fin de semaine. C'est quand même plus joli que l'ensemble violet qu'on m'avait fait porter en ouverture du Gala Excellence de *La Presse* l'année dernière. J'avais beau caricaturer le maire Jean Drapeau en direct avant « d'ouvrir le *show* » au micro, je ne pensais qu'à mon *kit* lilas dont on se moquerait à l'école le lendemain. Cette fois-ci, j'aurai l'air plus chic, comme tout droit sorti de l'émission *Dynastie* ! Et personne ne saura que j'habite un immeuble d'appartements de l'avenue Barclay qui a de sérieux problèmes de coquerelles.

Mais comment me suis-je retrouvé, bien malgré moi, dans un contexte familial aussi toxique ? Pourtant, tout allait bien depuis le début...

Nous sommes à la fin des années 1970. J'ai pour terrain de jeu la Côte-Nord, en ces années tantôt disco, tantôt granos. Ça sent le patchouli dans le salon en préfini, mes parents embrassent une époque où se chante un désir d'indépendance nationale à coups d'Harmonium, de macramé et

de bouteilles de Brador. Ingénieur de formation, mon père est souvent affecté à la base militaire des Forces armées canadiennes dans le secteur de Moisie, ce qui est paradoxal pour un souverainiste indécrottable. Ma mère, bardée de diplômes en lien avec le monde éducatif, intervient auprès d'enfants de la communauté autochtone de Maliotenam entre deux cours de ballet jazz. Vrai que j'ai de la jasette. En fait, je me raconte surtout par l'expression des talents artistiques qu'on me prête depuis la garderie. Les médailles, les diplômes, les certificats, je les obtiens grâce au dessin (les concours de coloriage ne manquent pas) ou avec ce violon qu'on m'a placé dans les mains dès l'âge de trois ans, en 1976.

Est-il possible d'anticiper la rigueur qu'exige l'apprentissage d'un instrument quand ça fait huit mois qu'on est propre ? Qu'importe, je suis un bon soldat, motivé par des parents musiciens amateurs et membres d'un *band* de garage hippie : L'Envol ! Je m'exerce fort avec ma « méthode Suzuki » et je me pointe aux concours du Canada, la plupart du temps vêtu d'un short de velours et d'une chemise bouffante en dentelle. L'humiliation du faux petit Mozart devant une foule attendrie. « Entraîné » par ma prof Danielle, je gagne des prix d'interprétation jusqu'à Edmonton et, par conséquent, je participe à une tournée (sur scène comme dans les hôtels) en tant que deuxième violon dans un spectacle intitulé *L'Opéra de la Lune* et conçu par l'école de musique de Sept-Îles. J'ai sept ans, je ne sais pas trop ce que je fais là, mais quelque chose

m'interpelle : comme un plaisir de communier avec d'autres pour émerveiller ceux qui attendent quelque chose de nous. De moi.

Je ne suis absolument pas sportif. À cette époque où les tapes dans le dos s'obtiennent à coups de victoires pour son équipe et où l'on devient facilement le *fif* de service si on n'attrape pas le ballon, c'est *tough*. Je suis fils unique, on n'a que trois chaînes télé (comme tout le monde) et je préfère ma chambre aux balançoires du terrain de jeu... Donc, je dessine et je bricole pour passer le temps. Je lis des BD aussi. Beaucoup de BD. Les classiques franco-belges : *Tintin*, évidemment (dont je connais tous les épisodes en dessins animés, diffusés pendant *Bobino*), les *Schtroumpfs*, *Gaston*, *Spirou*... mais aussi quelques périodiques venus de l'Hexagone : *Le Journal de Mickey* et l'incontournable *PIF Gadget*, avec sa macédoine de séries fantastiques et cette bébelle hebdomadaire à monter soi-même. Trop pratiques et juste assez *cool*, le briquet arroseur et l'étoile du Ninja ne me quittent jamais, toujours au fond de ma poche !

Astérix me ravit. Cette série est l'amalgame parfait du génie scénaristique de Goscinny et du dessin d'Uderzo, à la fois détaillé et si clair en lisibilité. Je ne me tanne pas de relire *Astérix légionnaire*, *La Grande Traversée* ou *Le Devin*, dont le récit me fait un peu peur ! Puisque je ne manque pas de temps libre (s'ennuyer n'est-il pas propice à l'émergence de la créativité ?), je découpe des *comics strips* dans les journaux, je les enroule autour de crayons que j'installe aux extrémités d'une boîte à

chaussures percée d'une fenêtre derrière laquelle je fais défiler l'histoire au son d'un récit que j'ai préalablement enregistré sur cassette. Je me prends à la fois pour Spielberg, les frères Lumière et Hergé, ne sachant plus à quel saint me vouer !

Ça semble prétentieux, du haut de mes huit ans, mais je suis indéniablement attiré par tout ce qui relève de la mise en marché. D'où sortent les figurines Star Wars que collectionne mon cousin de Québec ? Comment ces personnages, incarnés par des acteurs hollywoodiens qui ne connaissent rien aux jouets, s'extirpent-ils du grand écran pour aboutir dans un Zellers ou sous le sapin de Noël ? (Parce que le gros barbu du pôle Nord, je n'y crois plus depuis mes trois ans.) Dans ma tête de gamin, je ne suis pas plus fou que les magnats du divertissement que sont Walt Disney et les autres. Et je suis convaincu que la pertinence de mes expositions de cendriers en argile et la popularité de mes limonades à 25 cents (du 7Up mélangé à du Kool-Aid qui porte mes initiales !) se mesurent à l'achalandage qu'elles provoquent. Quoi que je fasse, je le communique. Par un dépliant photocopié quelque part, une affiche fixée à un poteau de téléphone ou des *flyers* « faits maison » distribués en BMX et offerts au monsieur du dépanneur pour qu'il me dépanne, justement. Cette obsession des actions fédératrices et de la rentabilité de mes investissements (des frais de photocopies au bureau de ma mère, essentiellement) est atypique, mais aussi un peu lourde pour mes amis de troisième année. J'ai mon côté Denise Filiatrault : je

m'octroie la mise en scène de ce qui devrait être un simple jeu d'après-midi et j'organise des spectacles de marionnettes avec des petits voisins que je rabroue lorsqu'ils manquent de « professionnalisme » en arrivant en retard aux répétitions. Je me cherche visiblement un public et je m'engage à ne pas le décevoir, j'ai pour religion un sens de l'engagement obsessionnel venu de je ne sais où.

Voilà mes exigences qui agacent tant les copains d'école : le respect des échéances, une livraison rapide et la méthodologie nécessaire pour faire arriver les choses. Que ce soit l'organisation d'une exposition de toutous dans ma chambre ou un exposé oral à préparer ne change en rien la rigueur qui m'anime : « l'expérience client » est le leitmotiv de mes bricolages et autres petits *sketchs* présentés aux voisins.

« Tu ne vas pas encore achaler tout le quartier et les faire payer dix cents pour leur montrer ton *show* de marionnettes ? »

Si mon père roule des yeux, ma mère s'amuse de mes initiatives artistiques. Et le dix cents, c'est pour rentabiliser l'impression des dépliant promotionnels que je distribue dans les boîtes aux lettres des environs.

L'été 1981 sera le tournant d'une enfance qui, jusqu'alors, se déroule comme dans un épisode de *Passe-Partout* : je parfaits ma motricité fine, j'apprivoise mes émotions et je développe mon imaginaire à vitesse grand V. Mes parents ont vendu notre maison septilienne et notre Volvo accidentée ; j'ai cru comprendre qu'un

nouveau chapitre professionnel s'ouvrait à eux et qu'on déménagerait à Montréal au cours de l'été. Comme il ne me reste aucun souvenir de ma ville natale... pourquoi pas? D'autant plus que j'ai une facilité à m'adapter aux changements, que la « grande ville » aux multiples offres culturelles m'attire depuis toujours et que je suis moyennement attaché à mes copains d'école. Ignorant tout du tsunami conflictuel et irréversible qui anime mes parents, je rejoins d'abord mon père au cours de l'été dans son appartement temporaire de la rue Saint-Denis, pour ensuite le retrouver dans un quatre et demie délabré du quartier Côte-des-Neiges en attendant que ma mère puisse nous rejoindre. Ce qui n'arrivera jamais.

Sans tomber dans les sentiments et faisant fi des émotions qui m'habitent (c'est l'époque), on m'explique très brièvement ma nouvelle vie : je serai désormais le coloc de mon père, cet « inconnu » qui a passé la majorité de ma petite enfance sur des bases militaires comme celle de Bagotville. Je ne verrai ma mère qu'occasionnellement, et entre-temps je continuerai ma vie d'enfant dehors, à l'école, dans ma chambre... et même au camp de vacances.

Car j'apprends avec stupeur de mes parents (qui se consultent quand même et veillent à mon développement) qu'on m'imposera bientôt un séjour de deux semaines au patrimonial Camp Mariste, à Rawdon, dans Lanaudière. Ils tentent de me convaincre des bienfaits du kayak et de l'hébertisme alors que j'anticipe les moqueries qui

résonneront dans les dortoirs. Un petit violoniste en culottes courtes qui dessine au fusain a bien peu de chances de survivre aux futurs *douchebags* amateurs de quatre-roues qui pullulent dans ces endroits de villégiature. Et tant pis pour les préjugés. C'est d'ailleurs un joyeux préjugé qui fait office de thème au camp cette année : les cow-boys et les Indiens ! On nous remet un badge, une plume, un faux *gun*, et c'est le début d'un séjour – quatorze jours – cauchemardesque : je ferai pipi dans une chaloupe, je détesterai le spaghetti au ketchup, je me blesserai à la tyrolienne et je m'initierai à la pyrogravure pendant deux semaines dans une « tente des arts » en compagnie d'un animateur blasé qui m'aura dans les pattes jusqu'à la fin.

« Coudonc, toi, t'aimes rien ? Tu fais pas des vraies affaires de gars, on dirait ! »

Le petit criss qui mange du spaghetti au ketchup à la cafétéria est pourtant mal placé pour me narguer : il ne sait pas nager, il dit « si j'aurais » et il dessine comme un pied. Dans les années 1980, on peut te traiter de tapette *ad nauseam* ou t'intimider jusqu'à satiété, AUCUN adulte ne viendra à ta rescousse, car ce sont de simples « enfantillages » dont les grandes personnes n'ont que faire. « T'as l'air d'une fille quand tu cours ! ». Une insulte dont je ne comprends pas le sens, puisque rien n'indique que mes copines du quartier courent moins bien ou moins vite que... chose, là, le morveux qui mange des pâtes au ketchup. Les deux semaines à la campagne vont être longues.

« Je vous rassure : ce récit est tout de même lumineux. C'est l'histoire d'un petit gars qui souffre mais qui s'extirpe de ses malheurs par le biais de ses bandes dessinées, embrassant le pouvoir de l'art jusqu'à son paroxysme pour s'engourdir un peu mais, surtout, pour réaliser ses rêves. »

Bien connu des amateurs de BD, le dessinateur et animateur Tristan Demers livre dans ces pages l'histoire trouble d'un enfant vedette des années 1980 dont le public enthousiaste ignore tout de la violence familiale qui a jalonné son parcours. Persuadé de l'importance de l'art et de son pouvoir salvateur, l'auteur raconte comment il a réussi à échapper à son enfance pour se construire une vie familiale épanouie et une pratique artistique inspirante.

TRISTAN DEMERS est présent sur la scène culturelle québécoise depuis l'âge de dix ans. Le créateur de Gargouille a vendu plus d'un million d'albums et de multiples produits dérivés de ses séries jeunesse. Animateur à la télévision, lauréat de plusieurs prix, auteur d'essais et de livres documentaires, il a participé à plus de 400 salons du livre à travers le monde.

